Un précieux moins-disant. La pragmatique de l'euphémisme conversationnel

Anna Jaubert, Université de Nice Sophia Antipolis, BCL, CNRS, MSH

Moins dire pour quoi faire? Pour répondre à la question rituelle de la pragmatique, l'adjectif «précieux» inscrit dans le titre est doublement motivé: il rappelle que le moins-disant est *précieux* à une communication sociale lissée, consensualisée (d'aucuns diront aseptisée); mais il renvoie en même temps à une donnée historique où l'euphémisme faisait partie des traits caractéristiques du langage «*précieux*», un langage qui surdéterminait les codes mondains. Or le mieux s'avère parfois l'ennemi du bien, et l'euphémisme qui s'emploie à gazer le propos lui fait courir certains risques: perte de la transparence, ridicule des circonlocutions, soupçon d'enfumage, ou carrément échec (voir Bonhomme, 2005 & 2012) si le présupposé qui le motive vient à émerger. Dans une approche pragmatique, il convient de replacer l'euphémisme dans son environnement, *contexte* socioculturel aussi bien que *cotexte* proprement verbal. J'ai précédemment souligné l'intérêt de cette double détermination[1], qui confirme à quel point c'est en situation que la figuralité des figures se déclare, et que c'est là que s'affirme leur dimension éthique[2]. L'ethos que l'euphémisme projette est particulièrement sensible: de la bienséance à la langue de bois, en passant par le politiquement correct, il participe d'un langage qui classe le locuteur. Mais, contrairement à ce que l'on observe dans le processus litotique, l'image de soi n'est pas revendiquée alors dans le vif de l'interlocution, elle répond à des conventions et à des stéréotypes qui préexistent à l'échange, même si une visée plus personnelle s'y ajoute dans le cadre de certaines interactions, dont l'enjeu principal est une négociation des rapports de places.

Cette étude interrogera d'abord la figuralité de l'euphémisme sur lequel les auteurs de traités ont parfois eu des difficultés à s'accorder, une figuralité conditionnelle, qui appelle une analyse pragmatique. Elle se poursuivra, selon le même type d'analyse, par une confrontation avec des figures qui lui sont souvent associées, notamment avec la litote, et l'ironie. La visée pragmatique, qui implique *le retour de l'intentionalité* dans nos approches, avec la prise en compte de la situation de communication, permettra de distinguer ces figures plus ou moins proches avant, le cas échéant, d'apprécier leurs possibles hybridations. La figure se reconnaît en contexte, ce point semble bien acquis; mais elle se reconnaît aussi *à un*

1 La seconde l'emportant sur la première en cas de conflit interprétatif (voir Jaubert, 2008).
2 C'est un point central de la démonstration de Bonhomme (2005).

certain contexte: pour finir, j'illustrerai ce propos en analysant quelques euphémismes, que j'appellerai des «euphémismes conversationnels», dans un roman sur la bien-pensance bourgeoise, *L'Élégance du Hérisson*.

1. La figuralité conditionnelle de l'euphémisme

1.1 L'euphémisme et l'effet euphémistique: atténuation et mélioration

Chacun sait, ou croit savoir, ce qu'est un euphémisme, c'est même parmi les figures du discours celle dont le nom paraît le moins extravagant au profane, qui volontiers fait des gorges chaudes sur la terminologie rhétorique hérissée de mots abscons. Rien de tel pour l'euphémisme: comme le mot «métaphore», il a été acclimaté dans l'usage courant. Ainsi *euphémisme* surgit souvent dans nos discours pour qualifier l'intensité d'un propos. On commente par «c'est un euphémisme», ou par «ce n'est pas un euphémisme», pour dire qu'on s'est tenu, ou non, en deçà de la réalité. Globalement en effet, toutes les définitions convergent sur cette orientation modalisatrice de l'euphémisme: il s'agit, *au moyen de procédés divers* (substitutions lexicales, périphrases, abréviations, sigles…), d'adoucir ou d'embellir, bref de déguiser, la représentation de réalités déplaisantes, ou la référence à des domaines tabous[3]. Les exemples les plus souvent cités affichent leur propension au figement: *mettre au secret, reconduire à la frontière, exécuteur des hautes œuvres, opérations militaires, longue maladie, quartiers, jeunes*, pour éviter d'énoncer brutalement mettre en prison, expulser, bourreau, guerre, cancer, quartiers chauds, délinquants. Mais certaines de ces expressions peuvent être ambiguës: «elle nous a quittés», «on l'a remercié», devront dans certains contextes être interprétés littéralement. Et c'est encore la connaissance d'un parti pris idéologique du locuteur qui, si on ne le partage pas, nous fera corriger «militant» en «terroriste»…

Conventionnellement, les Anciens avaient rebaptisé les Erynnies en Euménides (les «Bienveillantes»), dans une intention propitiatoire, pour éviter d'attirer leur colère. Du Marsais (1776), dans le développement que, parmi les tropes, il accorde à l'euphémisme, s'attarde longuement sur ces euphémismes très codifiés des cérémonies religieuses romaines, avec leur prescription «favete linguis» (soyez favorables de la langue). Le phénomène du tabou, comme la superstition attachée à l'acte de nomination, varient en fonction de données socioculturelles.

3 Beauzée le définit comme un trope qui «déguise à l'imagination des idées qui sont ou peu honnêtes, ou désagréables, ou tristes, ou dures, et pour cela on ne se sert point des expressions propres qui exciteraient directement ces idées. On substitue d'autres termes qui réveillent directement des idées plus honnêtes ou moins dures: on voile ainsi les premières à l'imagination […]» (Beauzée *et al.*, 1784: 39).

Sous l'étiquette admise d'«adoucisseur» (le *softener* des théoriciens de la politesse), on voit alors se profiler des problèmes de reconnaissance. Comme pour les autres figures du discours, les «variables de la communication» instaurent ce que Bonhomme (2005: 42-44) appelle «une figuralité mouvante». Une figuralité mouvante qui englobe un possible ratage de l'euphémisme. Pour ne pas avoir à dire «un noir», nom perçu comme péjoratif (alors que, contrairement à «nègre», il devrait être considéré comme un terme neutre), certains affectent de le déguiser par l'emploi de l'anglais «un *black*», ce que d'autres trouveront justement plus méprisant; ceux-là se réfugieront plus volontiers dans la périphrase «un homme de couleur». Mais on sait bien que l'excès de scrupule peut paraître suspect, trahissant le racisme qu'on s'emploie à maquiller un peu trop laborieusement. Les Nazis avaient transformé le mot «juif» en stigmate; l'emploi du terme «israëlite» devient alors ambigu: on a pu dire qu'il était le fait d'antisémites, comme si «juif» dans leur esprit renvoyait à une réalité qu'il serait de bon ton de voiler. Certes, ce n'est pas toujours le cas et les automatismes jouent aussi un rôle, mais la peur des mots révèle un problème, et mieux vaudrait sans doute les utiliser en les déconnotant. Dans cet esprit, l'humoriste Smaïn revendiquait pour le mot «arabe» une perception valorisante, car selon lui c'est la prononciation surtout qui le rend péjoratif, et de proposer alors une autre prononciation, méliorative, récupérant comiquement l'affectation du parler snob (avec allongement du 2^{e} [a]: un «araabe»).

D'autre part, la définition qui prévoit des «procédés divers» pour adoucir une expression pose également des problèmes. Il s'agira pour nous non seulement de reconnaître l'euphémisme comme une figure, mais comme une figure distincte, en précisant clairement quels rapports de recoupement il peut entretenir avec des figures qui lui sont fréquemment associées comme au premier chef la litote, la périphrase, ou l'ironie, voire avec une figure qui sémantiquement paraît incompatible avec lui, l'hyperbole. C'est avec cet objectif que j'aborderai le deuxième point de cette première partie.

1.2 Reconnaissance de l'euphémisme comme figure

Il n'y a pour une figure qu'une façon d'exister, c'est d'être reconnue comme une figure, et cela, pour certaines, indépendamment de toute préméditation du locuteur. Concernant l'euphémisme, l'absence de préméditation est même une condition de félicité de sa visée pragmatique d'adoucisseur: en fait, paradoxalement, l'euphémisme réussit lorsque n'apparaît pas l'intention de produire un euphémisme (Bonhomme, 2005), mais qu'il se présente comme la mobilisation spontanée d'une «façon de parler». Une façon de parler, c'est-à-dire une expression figée, l'intérêt du figement étant précisément *d'occulter le présupposé d'une réalité disconvenante qu'on se ferait un devoir de masquer.* Il s'agit ici de ne pas être contre-productif à la manière de Tartuffe qui trahit sa concupiscence en s'exclamant «Couvrez ce sein que je ne saurais voir!»; Dorine d'ailleurs ne le lui envoie

pas dire, et sa réplique fait mouche: «Vous êtes donc bien tendre à la tentation» (Molière, *Tartuffe*, III, 2). Nous venons d'évoquer ces possibles ratages avec les euphémismes racistes. Mais il se trouve que *le figement permet aussi le paradoxe*. L'euphémisme, figure d'atténuation des réalités, est réputé, en bonne logique, incompatible avec l'hyperbole. Il faut y regarder de plus près. Si l'on voit mal *a priori* comment concilier majoration et minoration, rappelons que la divergence sémantique n'est pas forcément l'incompatibilité pragmatique: en passant par la lexicalisation, l'euphémisme peut au contraire fort bien s'accommoder de l'exagération. Mieux même, *il peut s'appuyer sur l'exagération.*

Prenons l'exemple du sketch de l'humoriste Noëlle Perna, *alias* Mado la Niçoise. Ce sketch est intitulé «Le démon de midi», et il brocarde les hommes qui, arrivés à l'âge fatidique, partent, je la cite, «faire les 400 coups», mais ajoute-t-elle, «c'est une façon de parler, parce qu'ils n'y arrivent jamais!». «Faire les 400 coups» est bien une hyperbole (facilitée par un certain flou sémantique du mot «coup»), mais *cette hyperbole*, en noyant le poisson, *fonctionne comme un euphémisme*. C'est ici l'irréalisme de la formule qui couvre la désignation de la frénésie sexuelle. La chose qui fâche se trouve en quelque sorte fictionnalisée, projetée hors du monde crédible, comme dans ces maquillages oniriques de nos angoisses: elles sont dites par le rêve, mais leur représentation est désactualisée par un déploiement de circonstances farfelues. En profondeur on retrouve significativement la base même de l'euphémisme, *une démarche de déni*. Un déni qui toutefois se différencie du mensonge, en ce qu'il laisse voir la trace d'une énonciation problématique qui appelle une réception clivée. J'appelle réception clivée le fait d'adhérer à un discours sans en être tout à fait dupe, en l'occurrence en étant conscient du truquage référentiel[4]. C'est cette réception-là qui instaure la saillance figurale. Elle est couramment déclenchée par l'implication conversationnelle qui répare l'infraction à la maxime de qualité ou de quantité (qui nous recommandent de dire les choses comme elles sont), ou l'infraction à la maxime de modalité (qui consiste à parler clairement).

À cet égard l'euphémisme, figure du détour[5], rejoint les figures de pensée. Il présuppose tellement la vertu magique des mots, capables de susciter les choses, ou par omission de les conjurer, que l'on observe un possible court-circuitage du signifiant. Guy Bedos qualifie d'euphémisme non pas une expression, mais un comportement: «en ces temps de sida, la fidélité c'est l'euphémisme de la trouille»; en effet il utilise les mots en usage (avec le nom précédé de l'article) et non en mention, contrairement à Jules Renard qui, lui, avait dit «prudence n'est que l'euphémisme de peur».

---

4 Beauzée déjà le disait à sa manière: l'imagination est distraite, «mais par les adjoints et les circonstances, l'esprit entend bien ce qu'on a dessein de lui faire entendre» (Beauzée *et al.*, 1784: 39).

5 Avant Beauzée, Du Marsais (1776) également l'avait rangé parmi les tropes.

1.3 L'euphémisme comme figure distincte

Si Du Marsais, comme il a été dit, consacre une longue rubrique à l'euphémisme, rangé parmi les tropes[6], Pierre Fontanier, grand commentateur de notre encyclopédiste, ne lui accorde qu'un maigre paragraphe, et encore à la rubrique des «*Prétendus* tropes»:

> EUPHÉMISME, du grec *euphêmismos*, discours de bon augure: de *eu*, bien, heureusement, et *phêmi*, dire, parler; c'est-à-dire parler d'une manière honnête et agréable. **Nom commun à plusieurs figures**[7], telles que la *Périphrase, la Métaphore, la Métalepse*, etc. (Fontanier, 1977: 266)

Le fait est que souvent on associe dans la mouvance de l'euphémisme des figures qui lui sont apparentées, en raison d'une même orientation sémantique: c'est le cas de la litote qui, elle aussi, cultive le moins-disant comme un mieux-disant; ou en raison d'une convergence pragmatique: et c'est le cas de l'ironie quand la minoration exhibe sa disconvenance. Chrysalde manifestement raille Arnolphe, dont il désapprouve le comportement; Bonhomme (2005: 109) cite ce passage comme un exemple d'euphémisme ironique:

> Oh! oh! si brusquement! Quels chagrins sont les vôtres?
> Serait-il point compère, à votre passion
> Arrivé quelque peu de tribulation?
> (Molière, *École des Femmes*, IV, 8)

Plus souvent encore, l'euphémisme est rapproché de la périphrase, entendue comme une circonlocution. Dans le sillage de P. Fontanier, C. Kerbrat-Orecchioni faisait état d'une hiérarchie:

> Proche de la litote: l'euphémisme, *qui peut exploiter divers procédés sémantiques* (la litote elle-même, mais aussi la périphrase, ou d'autres formes de substitution lexicale comme l'antiphrase ou la métaphore), et dont la définition ne peut être que pragmatique, *les différents types d'euphémisme*[8] ayant pour fonction commune d'adoucir ou d'embellir […]. (Kerbrat-Orecchioni, 1994: 66-67)

---

6 Du Marsais (1776: 201-215): «L'euphémisme est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses, ou tristes sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées: ils leur servent comme de voile, et ils en expriment en apparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honnêtes, selon le besoin […]. Dans toutes les nations policées on a toujours évité les termes qui expriment des idées déshonnêtes […]». Du Marsais donne aussi l'exemple de l'expression latine «recte» (tout va bien), alors que la situation indique le contraire. Aujourd'hui, la même formule, «tout va bien», est nettement perçue comme une antiphrase ironique.

7 C'est moi qui souligne.

8 C'est moi qui souligne.

En somme, on a là des figures comme moyens (et variantes) d'une hyper-figure, le discours euphémique, défini globalement par sa visée pragmatique d'adoucisseur. Il faut cependant voir de plus près l'articulation entre la fin et les moyens, et reconsidérer les hiérarchies mentionnées.

C'est que l'euphémisme et la périphrase appartiennent à deux plans différents: l'euphémisme vise un effet, l'adoucissement; la périphrase, elle, n'est qu'un moyen linguistique *parmi d'autres* pour obtenir cet effet, ou d'autres effets d'ailleurs. Il en va de même pour l'antiphrase, propitiatoire (c'est-à-dire euphémique), ou au contraire ironique. Quant à la métaphore, il est inutile de rappeler son large spectre. Ce qui importe, c'est que ces plans différents permettent *d'empiler les figures*, car il s'agit, à mon sens, plus de superpositions, avec donc une hiérarchie, que d'hybridations: «*Elle a vécu*, Myrto, la jeune Tarentine» (Chénier) reprend une de ces substitutions euphémiques codées des Anciens; *matériellement* c'est une périphrase, qui elle-même repose sur une métonymie de type métalepse.

Le rapport de l'euphémisme avec la litote est plus complexe. Si on la considère formellement comme la négation d'un terme marqué qui, dans l'échelle de nos représentations, va moins loin que l'affirmation du terme contraire («je ne suis pas mécontent» est plus modéré que «je suis ravi»), elle joue le même jeu prudent que l'euphémisme. Mais si on lui reconnaît la visée inverse qui consiste, selon la définition de Du Marsais abondamment répercutée, à «réveiller l'idée du plus»[9], elle devient pragmatiquement un contre-euphémisme. Il faut donc distinguer entre l'assiette formelle des figures et leur visée, conditionnée par (et accordée à) un certain environnement.

2. L'euphémisme conversationnel. Entre hypocrisie sociale et savoir-vivre

2.1 D'un bon usage de la figure

Dans son chapitre consacré aux «Tropes en général», Du Marsais (1776: 39) plaide pour le naturel et la simplicité des figures[10]:

> [Les Tropes] doivent surtout être clairs, faciles, se présenter naturellement, et n'être mis en œuvre qu'en temps et lieu. Il n'y a rien de plus ridicule en tout genre que l'affectation et le défaut de convenance. Molière, dans ses *Précieuses*, nous fournit un grand nombre d'exemples de ces expressions recherchées et déplacées. La convenance demande que l'on dise simplement à un laquais, «donnez des sièges», sans aller chercher le détour de lui dire «voiturez-nous ici les commodités de la conversation» (sc. IX).

9 Du Marsais (1776: 145).

10 Conditions pour qu'elles jouent leur rôle, «réveiller l'attention, plaire et toucher».

La recherche excessive de l'ornement du discours est contraire au bon sens. Sans doute, mais il faut ici rappeler d'une part que le langage précieux mis en scène par Molière est une reconstruction caricaturale[11], et d'autre part qu'il était un jeu de l'aristocratie mondaine, où se croisaient la volonté de distinction, l'idéal d'un amour épuré[12], et un souci pointilleux de la bienséance. Celle-ci invite à rejeter les termes réalistes, le vocabulaire bas qui éveille des images «insupportables»; les Précieux rejoignent, en les radicalisant, les prescriptions de Malherbe et de Vaugelas. L'euphémisme dans cette optique sert les intérêts de «l'honnêteté». Mais certaines périphrases répondent surtout au désir de se démarquer du parler commun. Le style figuré cultive alors l'ingéniosité… et une certaine opacité: de proche en proche, on quitte le discours euphémique, pour un discours affecté, snob, et qui, aux antipodes de la retenue, fait souvent la part belle à l'exagération.

La maîtrise des codes socioculturels implique donc de savoir démêler les vrais enjeux des stratégies discursives dont les visées semblent parfois contraires. Avec le théâtre de Marivaux, dont le langage a été présenté comme «une préciosité nouvelle» par F. Deloffre (1955), on voit nettement se dessiner *une convergence d'intérêt entre l'euphémisme et la manipulation illocutoire.* Un mot clé de ce théâtre illustre la superbe désinvolture d'une argumentation fort peu regardante sur la mauvaise foi. Ce mot, des plus euphémisants, est «bagatelle»[13]: d'un revers de réplique, il minore ce qui fâche jusqu'au presque rien, et il évacue les conflits. Ce qui fâche, par exemple dans *L'Île des esclaves*, c'est l'inversion des statuts de maître et de valet, et la loi qui veut que le valet, promu à la place de dominant, fasse publiquement un portrait sans complaisance de celui qui fut son maître. Iphicrate, ancien maître échoué sur cette île, s'alarme de l'humiliation qui l'attend, et Trivelin le rassure:

> Il ne s'agit que d'une bagatelle
> (Marivaux, *L'Île des esclaves*, sc. 5)

Cependant, cette épreuve est l'étape majeure d'une cure, car sur *L'Île des esclaves* on n'entend pas se venger des maîtres injustes et durs, mais les amender en les faisant souffrir… juste ce qu'il faut. Dès lors, le mot de Trivelin est un *euphémisme problématique* qui admet deux lectures: il peut rajuster au rang de «formalité» une peine qui en effet aurait pu être bien pire pour les oppresseurs déchus; il

11 Que Somaize prétendait inspirée par la *Prétieuse* de l'Abbé de Pure.

12 Deux célèbres salons, celui de Mme de Rambouillet et celui de Mlle de Scudéry, avaient impulsé les règles du jeu de cette sentimentalité raffinée.

13 Une étude lexicométrique le montre en tête des spécificités positives de cette œuvre, après, comme on peut s'y attendre, les noms propres des personnages et certains termes d'une parlure villageoise, mais avant «amour» et «cœur» (voir Jaubert, 1998).

peut aussi signifier par antiphrase, en imitant ironiquement la désinvolture, la sècheresse de cœur de ces maîtres qui n'avaient pas coutume autrefois de compatir aux avanies de leurs domestiques.

Mot de la réfutation désinvolte, *Bagatelle* ne craint pas le paradoxe. Dans la *Double inconstance*, il exprime toute l'audace de la meneuse du jeu, Flaminia, qui pour servir l'amour du Prince, a son idée sur la meilleure façon de séparer Arlequin et Silvia:

> LISETTE. – Quand ils se seront vus, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.
> LE PRINCE. – Je pense de même.
> FLAMINIA, *d'un air indifférent*. – Eh! nous ne différons que du oui et du non, ce n'est qu'une bagatelle. Pour moi, j'ai résolu qu'ils se voient librement: sur la liste des mauvais tours que je veux jouer à leur amour, c'est ce tour-là que j'ai mis à la tête.
> (Marivaux, *La Double inconstance*, I, 8)

L'euphémisme n'est pas le mensonge, il est cependant notoirement manipulateur (je renvoie aux analyses des euphémismes publicitaires par M. Bonhomme et par A. Horak, 2009). À travers la loupe de la théâtralité, et à la lumière du contexte argumentatif de ce dialogue, on mesure clairement la visée pragmatique des maux/mots révisés à la baisse: déconflictualiser une interaction[14].

Mais à part quelques grandes constantes, les choses qui fâchent évoluent dans le temps. Qui dit codes socioculturels dit allégeance à un interdiscours dominant. On observe aujourd'hui une accélération de l'histoire qui fait de plus en plus du discours dominant un discours du moment, à tel point que d'une génération à l'autre, la pragmatique de l'euphémisation, sur certains sujets, déplace son curseur. André Horak, lors du colloque *Polyphonie et système figural* (Tunis, 15-17 avril 2010), avait proposé, parmi d'autres exemples, cet extrait du journal *Le Matin* (02-11-2006):

> Les célibataires ne font pas plus souvent l'amour que les couples mariés

en considérant que «faire l'amour» était un euphémisme. Or cette appréciation allait à l'encontre du sentiment linguistique ordinaire. On est plutôt tenté de considérer en français courant «faire l'amour» comme la formule lexicalisée la plus neutre, par opposition à des termes connotés techniques ou vulgaires. Et, il n'y a pas si longtemps, loin d'être un euphémisme, l'expression était censurée. Dans ma génération, on se souvient de l'époque où prononcer «faire l'amour» était transgressif. En 1971, sous la présidence de G. Pompidou, la chanson de Michel Polnareff, «Moi je veux faire l'amour avec toi», avait fait scandale, et avait été interdite d'antenne. Or ses paroles revendiquaient très précisément le refus du tabou social:

14 D'où son exploitation massive dans le discours politique.

Il y a des mots qu'on peut penser
Mais à ne pas dire en société,
Moi je me fous de la société
Et de sa prétendue moralité,
J'aimerais simplement faire l'amour avec toi
Bis
Oh, oh, oh…
Bien sûr moi je pourrais te dire
Que je ne vis que par ton sourire,
Que tes yeux sont de tous les yeux les plus bleus,
Nanana, na, na, na, nana,
moi je veux faire l'amour avec toi.
D'aucuns diront «on ne peut pas
Parler à une jeune fille comme ça»
Ceux-là le font mais ne le disent pas
Moi c'est un rêve, et c'est pour ça
Que moi je veux faire l'amour avec toi
Bis
Oh, oh, oh…

1968 était bien passé, mais apparemment le mouvement hippie n'avait pas encore acté la libération sexuelle.

On sait ce qu'est un euphémisme, et sur le terrain, le plus souvent on s'accorde à le reconnaître. La discordance d'appréciation est d'autant plus intéressante ici: elle montre la relativité des conventions sociales auxquelles la figure s'adosse, en l'occurrence une relativité dans le temps; ailleurs ce sera une relativité géographique. Une amie belge me confiait un jour sa surprise devant l'emploi de l'adjectif «fatigué» dans le midi de la France, pour dire d'une personne qu'elle était bien malade. En fait, elle avait été alertée par le ton anormalement apitoyé sur lequel «fatigué» était énoncé. On comprend pourquoi l'euphémisme ne fonctionne jamais aussi bien qu'en vase clos, encadré par une culture et marquant le discours convenu d'une société. À cet égard, le sociolecte de l'euphémisme implique un double mouvement: l'euphémisme est déterminé par son contexte, mais il construit à son tour *l'ethos discursif* qui orientera sa réception[15].

2.2 *L'Élégance du Hérisson*

Le roman de Muriel Barbery, *L'Élégance du Hérisson*, fait le tableau d'un microcosme hypocrite, celui qu'abrite un bel hôtel particulier de Paris, situé 7 rue de Grenelle. La vie quotidienne de ses résidents est vue par deux marginales: la concierge, Renée, Mme Michel pour ses employeurs, en réalité une femme cultivée

15 Il y a interaction entre la figure et son contexte. Elle dessine sa place dans le discours et construit à son tour son contexte de réception (voir Bouquet, 1998).

qui dissimule ce qu'elle appelle sa trahison à l'archétype de la concierge, et une jeune surdouée de 12 ans, Paloma Josse, fille d'un député, ex-ministre.

Au chapitre 1, Renée présente Manuela, sa seule amie,

> une femme simple que vingt années gaspillées à traquer la poussière chez les autres n'ont pas dépouillée de son élégance. Traquer la poussière est au reste un raccourci bien pudique. Mais chez les riches, les choses ne s'appellent pas par leur nom.
> – Je vide des corbeilles pleines de serviettes hygiéniques, me dit-elle avec son accent doux et chuintant, je ramasse le vomi du chien, je nettoie la cage des oiseaux, on ne croirait pas que des bêtes si petites font autant de caca, je récure les waters. Alors la poussière? La belle affaire![16]

Le discours euphémique classe «les riches» qui l'emploient comme au-dessus des contingences vulgaires. On voit que l'ethos euphémisant, même s'il n'a pas de visée argumentative directe, participe clairement à *la pré-argumentation, où se négocient déjà les consensus*: en sauvant la dignité de ceux qui sont bien obligés de se confronter aux basses besognes, il entre dans le concert de la langue de bois où les classes inférieures s'appellent «masses laborieuses», piquante «alliance objective»!

Lié souvent aussi à un niveau de langage, l'euphémisme construit un ethos élégant, qui tente d'afficher une maîtrise de l'émotion (que l'aposiopèse de la référence à la mort vient tout juste de trahir):

> Madame Michel, reprend Chabrot […], beaucoup de gens vont sans doute vouloir voir le Maître *avant… avant*. Mais il ne veut recevoir personne. Il ne souhaite voir que Paul. *Pouvez-vous éconduire les fâcheux?*[17]

La sexualité, on y revient, est au premier rang des sujets tabous:

> […] avec maman on est entrées dans une boutique de lingerie fine. Lingerie fine, c'est déjà intéressant comme nom. Sinon c'est quoi? Lingerie épaisse? Bon, en fait ça veut dire lingerie sexy; ce n'est pas là que vous trouverez la bonne vieille culotte en coton des grands-mères.[18]

Mme de Broglie, la très coincée, a aussi du mal à envisager un recours à la psychanalyse, cela devient «un genre de psychanalyse», ou «je me suis laissé dire que vous connaissiez bien ce genre de… enfin… ce genre d'approche…»[19].

L'image de soi se construit passivement par le biais de ces formules-clichés. Mais l'euphémisme peut se remotiver dans une interaction où le locuteur, soucieux de son image, passe mentalement en revue la meilleure façon de demander où sont les toilettes. Renée la concierge, qui se moquait des préjugés bourgeois et

16 Barbery, M. (2006): *L'Élégance du Hérisson*, Paris, Gallimard, 27.
17 *Id.*, p. 84.
18 *Id.*, pp. 233-234.
19 *Id.*, p. 150.

de leurs circonlocutions, les retrouve en voulant faire bonne impression au très raffiné M. Ozu:

> Comment demande-t-on ceci dans le monde?
> – *Où sont les gogues?* ne me paraît curieusement pas idoine.
> À l'inverse:
> – *Voudriez-vous m'indiquer l'endroit?* bien que délicat dans l'effort de ne pas nommer la chose, court le risque de l'incompréhension et, partant, d'un embarras décuplé.
> – *J'ai envie de faire pipi*, sobre et informationnel, ne se dit pas à table non plus qu'à un inconnu.
> – *Où sont les toilettes?* me pose problème. C'est une requête froide, qui sent son restaurant de province.
> J'aime assez celui-ci:
> – *Où sont les cabinets?* parce qu'il y a dans cette dénomination, les cabinets, un pluriel qui exhale l'enfance et la cabane au fond du jardin. Mais il y a aussi une connotation ineffable qui convoque la mauvaise odeur.
> C'est alors qu'un éclair de génie me transperce. […]
> – *Où sont les commodités, je vous prie?*[20]

Mais en tant qu'invitée chez ce nouveau résident fortuné qui la courtise, elle se trouve justement dans une situation qui la *reclasse*. On voit à quel point l'euphémisme emprunte à un interdiscours socialement stabilisé: la seule question qui se pose au personnage passant en revue la panoplie des formules possibles est de choisir celle qui projette l'ethos élégant d'une personne en toute circonstance à l'aise dans le monde.

Concluons sur la pragmatique de l'euphémisme conversationnel. On a vu que la reconnaissance de l'euphémisme présentait deux difficultés. Le fait que pour minorer et apprivoiser une référence choquante on dispose de plusieurs moyens, tend à brouiller la définition de l'euphémisme, qui apparaît comme une sorte d'hyper- (ou de macro-) figure. Réciproquement, toutes ces stratégies à potentiel euphémistique peuvent servir d'autres causes. Entre recoupements partiels et manifestations de nature différente (la fin *vs* les moyens), nous avons opté pour une définition pragmatique de l'euphémisme. Mais là surgit le deuxième écueil, celui de la bonne appréciation du contexte. On a parfois besoin d'informations paraverbales (l'intonation), ou extraverbales, pour identifier le référent masqué et l'enjeu du masque. L'analyse conversationnelle nous a permis de mettre en évidence la composante sociolinguistique inséparable de la perception d'une figure qui, sans doute plus que toute autre, se recommande par sa pertinence.

20 *Id.*, p. 232.

Bibliographie

Beauzée, N., Du Marsais, C. C., Marmontel, J.-F. & Voltaire (1784): *Encyclopédie Méthodique. Grammaire et littérature*, T. II, Paris, Panckoucke.

Bonhomme, M. (1998): *Les Figures clés du discours*, Paris, Éditions du Seuil.

–, (2005): *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.

–, (2012): «La réception de l'euphémisme: entre réussite et échec interactif», *in* Bonhomme, M., De La Torre, M. & Horak, A. (éds), *Études pragmatico-discursives sur l'euphémisme. Estudios pragmático-discursivos sobre el eufemismo*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 73-88.

Bonhomme, M. & Horak, A. (2009): «Stratégies rhétorico-pragmatiques de l'euphémisme dans le discours publicitaire», *Synergies Italie* n° spécial, 51-59.

Bouquet, S. (dir.), (1998): *Langages* 129, «Diversité de la (des) science(s) du langage aujourd'hui. Figures, modèles et concepts épistémologiques».

Deloffre, F. (1955): *Une Préciosité nouvelle. Marivaux et le marivaudage*, Paris, Les Belles Lettres.

Détrie, C. (dir.), (2000): *Cahiers de praxématique* 35, «Sens figuré et figuration du monde».

Du Marsais, C. C. (1776[3]): *Des tropes ou des diférens sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue*, Paris, Paschal Prault.

Fontanier, P. (1977): *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion.

Horak, A. (2010): «Pour une typologie des polyphonies euphémiques», Colloque *Polyphonie et système figural*, Tunis, 15-17 avril.

Jaubert, A. (1990): *La Lecture pragmatique*, Paris, Hachette.

–, (1998): «De *Bagatelle* en marivaudage, le poids des mots-plumes», *in* Mellet, S. & Vuillaume, M. (dirs), *Mots chiffrés et déchiffrés*, Paris, Honoré Champion, 125-138.

–, (2008): «Dire et plus ou moins dire. Analyse pragmatique de l'euphémisme et de la litote», *Langue française* 160, 105-116.

–, (2011): «La Litote est-elle un contre-euphémisme? Négation, clivage énonciatif et lecture inversée», *in* Horak, A. (éd.), *La Litote. Hommage à Marc Bonhomme*, Bern, Peter Lang, 145-158.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1994): «Rhétorique et pragmatique: les figures revisitées», *Langue française* 101, 57-71.

Landheer, R. (éd.), (1994): *Langue française* 101, «Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique».

Lilti, A.-M. (2004): «Négation d'un terme marqué et procédés de modalisation», *Langue française* 142, 100-111.

Molinié, G. (1992): *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche.